

HISTOIRE DE
l'Alpinisme



ROGER FRISON-ROCHE
ET SYLVAIN JOUTY

ARTHAUD

2-194695

793

HISTOIRE DE
l'Alpinisme

Li V
61134

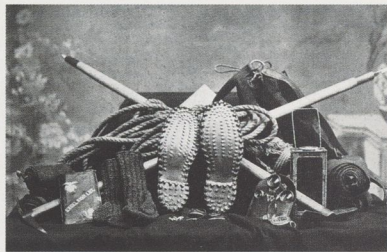
DL 18OCT.96 38806

LES TORES DE
L'ALPINISME

© Arthaud, Paris, 1996
ISBN : 2 - 7003 - 1082 - 9



HISTOIRE DE
l'Alpinisme

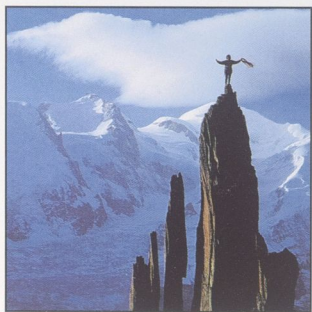


ROGER FRISON-ROCHE
ET SYLVAIN JOUTY









Double page précédente :
tableau de Caspar Wolf,
Le Glacier de Lauteraar
(huile sur toile, vers 1776,
54 × 82 cm).

Un des meilleurs peintres
alpins du XVIII^e siècle, Wolf
(1735-1783) réalisa d'abord
sur place une esquisse à l'huile,
sur laquelle il avait noté
les noms des montagnes.
On reconnaît la moraine
de l'Abschwung et, au fond,
les sommets
des Lauteraarhörner.

8 Introduction

12 LES ALPES

16 La préhistoire de l'alpinisme
*Cristalliers et chasseurs de chamois :
la montagne par nécessité.*

27 La conquête du mont Blanc 1786
*L'épopée d'un savant, Horace Bénédicte
de Saussure et la victoire de Paccard
et Balmat.*

48 L'alpinisme scientifique
*Armés de leurs baromètres et de leurs
marteaux de géologue, les savants
parcourent glaciers et sommets.*

60 L'âge d'or de l'alpinisme
*La conquête des sommets des Alpes :
naissance d'un sport des ascensions
en montagne.*

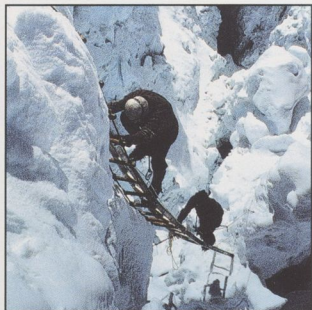
80 L'alpinisme sans guide 1865-1914
*Apparition d'une technique de la glace
et du rocher.*

96 L'entre-deux-guerres 1918-1939
*Les trois derniers problèmes des Alpes :
faces nord du Cervin,
des Grandes Jorasses et de l'Eiger.*

120 La relève française 1940-1960
*Un matériel nouveau, des conceptions
différentes.*

134 La fin d'une conquête ?
La solitaire, l'hivernale, l'enchaînement.

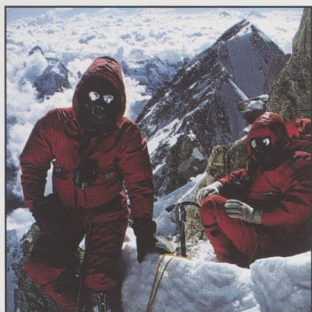
Sommaire



167 LES AUTRES MONTAGNES DU MONDE

170 D'une chaîne à l'autre
Du Caucase à la Nouvelle-Zélande, en passant par l'Afrique, ce sont les premières expéditions.

208 La conquête des géants
Annapurna, Nanga Parbat, K2, Cho Oyu, Makalu, Kangchenjunga, Manaslu, Tour de Mustagh, Dhaulagiri.



236 Conquête de l'Everest 1953
La fabuleuse épopée de la conquête du toit du monde.

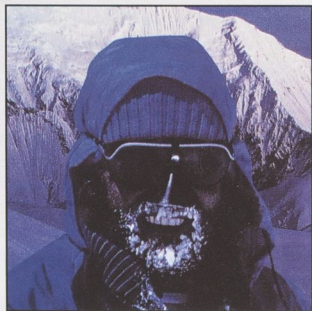
262 Evolution de l'himalayisme
Solos, hivernales, voies techniques et ascensions sans oxygène.

299 50 grands noms de l'alpinisme

318 100 dates clés

324 Bibliographie

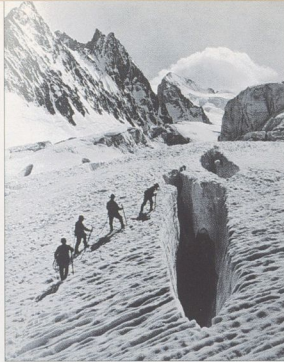
328 Index



Page de gauche : les guides Jean-Antoine Carrel (assis) et A. Pession ; Catherine Destivelle aux clochetons de Planpraz.

Ci-dessus : dans la cascade de glace de l'Everest ; sur l'arête nord du Kangchenjunga, Reinhold Messner.





Où cesse le tourisme en montagne ? Où commence l'alpinisme ?

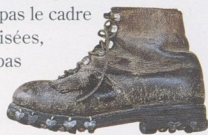
Disons que l'alpinisme commence à partir du moment où l'ascension d'une montagne, d'une falaise ou d'un sommet secondaire, bref d'un accident du relief terrestre, devient dangereuse par le fait même du relief ou du climat. Ce sont uniquement la notion de danger et la technique forgée par l'homme pour déjouer ces dangers qui constituent ce que l'on nomme communément l'alpinisme, qui est, en fait, une grande passion humaine tendant à devenir un sport à l'état pur, où le désir de la performance fait passer au second plan les qualités esthétiques demandées jadis à une ascension.

À l'inverse du touriste, qui recherche surtout la détente et la beauté, l'alpiniste se complait dans la difficulté à vaincre, dans le danger à surmonter, dans une lutte ardente contre les éléments et la nature.

Les touristes sont innombrables ! Il est réservé à une minorité de se dire alpiniste ; car celui qui

expose sa vie sciemment mais avec l'idée bien établie de dominer le danger, qu'il recherche, par son intelligence et sa force morale, par l'utilisation de ses réflexes et de sa force physique, celui-là appartient obligatoirement à une élite.

En contrepartie, alors que le touriste reste à jamais perdu dans la foule, il arrive que l'alpiniste atteigne à la notoriété. Dans un monde moderne où seul compte l'exploit, où le culte de la vedette atteint son paroxysme, il est bien naturel et bien excusable que tout jeune alpiniste en puissance rêve de voir un jour son portrait à la une des plus grands journaux du monde entier, avec tout ce que cela comporte pour lui d'avantages matériels et de réussite future. Ainsi, peu à peu, s'est déformé un sentiment très pur, du jour où l'alpinisme a suscité l'intérêt des masses. Cet intérêt est fort récent. Avant la Seconde Guerre mondiale, l'exploit alpin le plus grand ne connaissait que la notoriété des montagnards, le récit ne dépassait pas le cadre des revues spécialisées, l'alpinisme n'était pas devenu un sujet « grand public ». L'exploitation éhon-



Ci-dessus : le « dragon-glacier » du manuel de CT. Dent Mountaineering (Londres, 1892) ; Emil Zsigmondy aux prises avec une corniche ; le glacier Blanc photographié par Vittorio Sella. Page de droite : une ancienne carte postale de Zermatt.



Introduction

tée de quelques drames retentissants de la montagne a plus fait pour le vulgariser que les pages vibrantes de Guido Rey et de Mummery ou les analyses pathétiques des sentiments du montagnard proposées par Tézénas du Montcel, Guido Lammer et d'autres.

Les origines de l'alpinisme sont très lointaines, très différentes entre elles par les mobiles qui ont poussé les hommes d'autrefois à faire les premières ascensions connues. Mais ces premiers exploits ont tous eu des raisons non esthétiques : l'exploit qui prédomine est surtout l'exploit utilitaire. Qu'elles aient été le fait d'un soldat (le Ligure des guerres de Jugurtha), d'un savant (Saussure), d'un capitaine courtisan (Antoine de Ville, au mont Aiguille), d'un cristallier (Jacques Balmat), ces ascensions ont conféré à leur auteur la renommée, l'avancement, la notoriété ou la fortune, et on ne peut vraiment plus parler d'exploit gratuit.

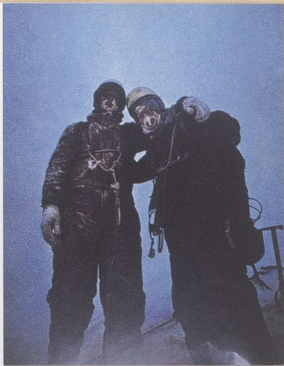
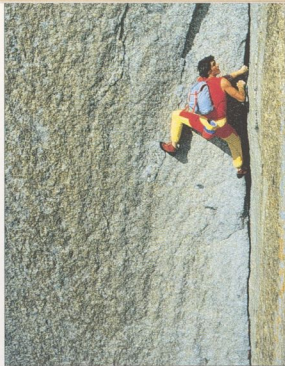
À travers tous ces exemples, la part due aux savants, ou plutôt aux scientifiques, est considérable. Qu'ils soient géologues, botanistes, géographes, glaciologues ou physiciens, c'est en

poursuivant leurs expériences sur le terrain, en vérifiant leurs théories que ces savants ont contribué pour la plus grande part à la conquête des sommets. Chez quelques-uns, l'intérêt scientifique se doublait au moins d'un intérêt esthétique, et les écrits de Saussure sont là pour prouver que, chez lui, la science et le beau faisaient bonne entente.

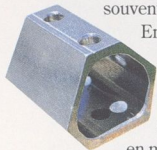
C'est sans doute parce que, pendant très longtemps, le mobile qui poussa les hommes à gravir les montagnes ne fut pas exclusivement désintéressé que certains désirent faire commencer l'histoire de l'alpinisme à la fondation de l'Alpine Club, en 1857. Ce serait une grave erreur. Peut-être pourrait-on simplement faire dater de cette année-là le commencement d'un alpinisme sportif, dans le sens où les Anglais entendaient ce mot : une activité sans contrepartie, fort éloignée des courses cyclistes modernes, du ski du ^{xx} siècle ou des tournées des joueurs de tennis amateurs à travers le monde, toutes ces prestations se réclamant du sport.

Peu importe : il y a eu suffisamment de mobiles pour pousser l'homme à gravir les montagnes. On pourrait dire qu'il y a surtout recherché son inté-





rêt personnel, cet intérêt n'étant pas forcément financier, car le désir de gloire constituait, le plus souvent, le moteur le plus puissant.

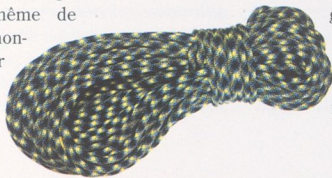


En tout cas, l'alpinisme est, dans l'histoire de la conquête de la montagne, une forme très différente de toutes celles qui ont motivé l'installation de l'homme en montagne. En fait, si l'homme a cru conquérir la montagne, celle-ci l'a en réalité conquis lui-même, puisqu'il y a eu adaptation au milieu. Et ceci non seulement pour les formes humaines ou animales, mais aussi pour les végétaux : la vache de montagne est différente de la vache normande ou frisonne ; l'ours lui-même, qui vit sous toutes les latitudes, s'est adapté non seulement à la montagne, mais aux différents types de montagne dans lesquels il vit. Quant à l'homme, il a vu s'opérer très lentement sur sa personne une transformation morphologique. Peut-on nier que les Sherpas de Namche Bazar sont le type même de l'homme des montagnes, autant par leur adaptation à l'altitude (qui leur

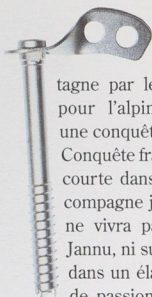
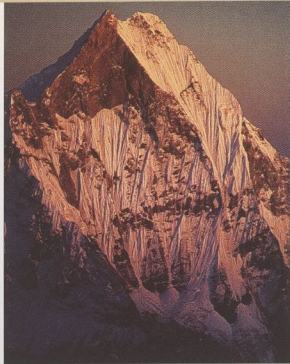
permet de vivre normalement au-dessus de 4 000 mètres) que par les ressources qu'ils ont su tirer d'une nature extrêmement dure ? On sait que des races humaines vivent normalement à cette même altitude sur les *altiplani* du Pérou, du Chili ou de la Bolivie ; sur ces hautes terres de l'Amérique du Sud, une race européenne, datant de la conquête espagnole, s'est installée et adaptée à tel point, au cours des siècles, qu'elle est également devenue une race montagnarde.

A l'inverse, tout ce qui a trait à l'alpinisme ne favorise aucune adaptation de l'homme au milieu : les délais sont trop courts. Ce sont des hommes des plaines ou, tout au moins, de montagnes moyennes qui ont réalisé les plus grandes conquêtes dans ce domaine.

Au début, ils ont réalisé leurs exploits par eux-mêmes. Puis ils ont compris qu'il fallait remédier à ce qui leur manquait, à l'épuisement de leurs forces dû à l'altitude et au manque d'oxygène. Ils ont donc employé les appareils respiratoires à oxygène et, dès lors, ils ont évolué aussi normalement qu'en bas ; ils ont combattu le froid par des tissus spéciaux, ils ont



Ci-dessus : Benoît Chamoux à 7 350 m sur le versant nord de l'Everest ; Christophe Profit en solo dans la face ouest du Petit Dru ; au sommet de l'Eiger après la voie Harlin. Page de droite : le Machapuchare au soleil couchant ; Pasang Lamu, première népalaise au sommet de l'Everest.



inventé le matériel et la technique. Ils ont vaincu la montagne par leur intelligence et, à ce titre, pour l'alpiniste, la montagne est bien une conquête de l'homme.

Conquête fragile, capricieuse, extrêmement courte dans le temps, puisqu'elle ne s'accompagne jamais d'un séjour. L'homme ne vivra pas sur l'Everest, ni sur le Jannu, ni sur le mont Blanc. Il s'y rend dans un élan de découverte et de passion, mais il redescend tout aussi vite à des altitudes plus respirables.

De cette conquête, l'homme — et surtout l'homme d'aujourd'hui — a beaucoup rendu compte. Les écrits qui magnifient ces exploits sont innombrables, comme est longue, touffue, abondamment fournie en actes héroïques et en traits sensationnels, l'histoire de l'alpinisme.

L'histoire de l'alpinisme a été traitée par les voix les plus autorisées ; notre ouvrage ne peut donc en être qu'une syn-

thèse de l'histoire de l'alpinisme, à travers laquelle nous chercherons à comprendre l'évolution ascendante — naturellement ! — de cette passion, depuis ses origines obscures jusqu'à l'avènement du grand alpinisme sportif moderne. Nous y verrons que, quelle que soit la

forme adoptée par l'homme pour gravir les montagnes, quels que soient les mobiles qui l'ont inspiré, une époque de l'histoire de l'alpinisme correspond toujours à une époque donnée de la vie de l'homme sur la Terre ; l'évolution sociale, les guerres ont marqué cette histoire d'étapes précises ; enfin, la conquête de la haute montagne, l'alpinisme tel qu'il est ou a été pratiqué est toujours révélateur de la pensée d'une époque, d'un pays ou d'une nation.

Nous pensons que l'histoire de l'alpinisme doit logiquement commencer avec la conquête du mont Blanc. Pourtant, avant 1786, Jacques Balmat, Paccard et Saussure, il y avait eu des ascensions célèbres. Elles constituent la « préhistoire de l'alpinisme ».



Double page suivante : le Cervin et sa face nord pendant la nuit ; les rayures dans le ciel sont dues au déplacement des étoiles pendant la longue pose nécessaire à cette image nocturne. On peut distinguer, dans la face, un petit point rouge : c'est la lampe de bivouac de Catherine Destivelle, durant la première répétition, en hiver 1994, de la voie historique tracée par Walter Bonatti en 1965.





Les Alpes





SUISSE

FRANCE

ITALIA

MER MÉDITERRANÉE

MONT BLANC 4 807 m
GRANDES JORASSES 4 208 m

EIGER 3 970 m
FINSTERAARHORN 4 275 m

TÖDI 3 614 m

LIECHTENSTEIN

Lac Léman

JUNGFRAU 4 166 m

Alpes Bernoises

Alpes Valaisannes

Chamonix

Massif du Mont-Blanc

Massif de la Vanoise

Grenoble

MONT AIGUILLE 2 086 m

MONT ROSE 4 634 m

PIZ BADILE 3 308 m

GRAND PARADIS 4 061 m

CERVIN 4 482 m

PIZ BERNINA 4 049 m

ORTLER 3 899 m

Oisans

Turin

LA MEIJE 3 983 m
BARRE DES ECRINS 4 101 m

MONT VISO 3 841 m

ARGENTERA 3 297 m

Alpes Maritimes

Gênes

Nice
Monaco

500 km



Alpes de Berchtesgaden

Karwendel

Hohe Tauern

S AUTRICHE

Dolomites

Alpes juliennes

SLOVÉNIE

GROSSGLOCKNER
3 798 m

TRIGLAV
2 863 m

MARMOLADA
3 344 m

Venise

CROATIE

ITALIE

h s

Florence

SAINT-MARIN

MER
ADRIATIQUE





La préhistoire de l'alpinisme

Avant les alpinistes, la montagne intriguait ou faisait peur, mais ne séduisait guère. Ils furent rares, ceux dont l'histoire a retenu qu'ils gravirent des sommets... Leurs témoignages n'en sont que plus remarquables.

À mesure que l'on fouille et décrypte les écrits les plus anciens, on recule la date de ce que l'on pensait être le début de l'alpinisme.

Les historiens, dans cette matière, se plaisent à parler de Xénophon et de la retraite des Dix Mille, quatre siècles avant J.-C. Mais on peut penser qu'à des époques inconnues, et même préhistoriques, l'homme a gravi les très hautes montagnes. Peut-on croire que les populations de la civilisation camunienne de l'âge du bronze (1500 avant J.-C.) se soient cantonnées dans le val Camonica sans même poursuivre leur gibier préféré, le cerf, à travers les Alpes Bergamasques ou sur les glaciers faciles de l'Adamello ? Peut-on affirmer que les mineurs du Salzkammergut ou leurs chefs n'ont pas, vers la même époque, au cours d'une chasse à l'ours, qui était leur animal sacré, gravi des falaises calcaires imposantes comme celles qui forment actuellement les Totes Gebirge ?

De plus, on a trop tendance à occulter les civilisations autres que la nôtre. De tout temps, les



populations religieuses de l'Himalaya ont, sinon gravi les cimes qui étaient des montagnes sacrées, du moins franchi des cols à des altitudes surprenantes pour se rendre du Tibet en Inde et *vice versa*. Peut-on penser que le Fujiyama n'ait été gravi que depuis quelques siècles ? Oubli-ton, enfin, que les mines des

Andes se situent à une telle altitude qu'il est fort probable que les mineurs des civilisations pré-incas se sont aventurés fort loin et fort haut dans l'espoir de trouver le gisement qui affleure ?

Soyons donc très prudents dans nos affirmations et citons simplement quelques dates très précises et très connues qui nous permettront de jalonner cette histoire de l'alpinisme de façon structurale.

J'aime fort, pour ma part, faire remonter les origines de l'escalade rocheuse à cette fameuse anecdote du Ligure contée par Salluste dans *Guerres de Jugurtha* et citée par le spirituel et délicieux écrivain Charles Gos.

En l'an 106 avant J.-C., un Ligure des légions de Marius, pour rompre la monotonie du siège

Page de gauche : un chasseur de chamois du canton suisse de Clarus, représenté dans une aquarelle anonyme de 1816. On notera les crampons et l'alpenstock. Ci-dessus : cette gravure sur bois, extraite du Theuerdank, un poème allégorique commandé par l'empereur Maximilien I^{er} et richement illustré (1517), montre un « alpiniste » chasseur de chamois médiéval, crampons aux pieds.



La Vallée de Chamonix et le mont Blanc, huile sur toile (96 × 129 cm) de Claude-Louis Châtelet (1753-1794). On reconnaît — difficilement, il est vrai ! — le groupe Verte-Dru, les Aiguilles de Chamonix, le mont Blanc et la mer de Glace, alors nommée glacier des Bois.

d'un camp berbère placé en position défensive sur le haut d'une falaise rocheuse dominant le lit de la Moulouya, et pour améliorer son ordinaire, part à la recherche des escargots de rocher, particulièrement abondants dans les calcaires et qui, aujourd'hui encore, font la joie des amateurs de « cargolades ». Pour ce faire, il gravit la falaise, grimpe des cheminées, se laisse entraîner par sa passion, franchit des surplombs, en contourne d'autres par des vires et, finalement, s'aperçoit qu'il est arrivé au faite et qu'il peut surprendre le camp ennemi, qui n'attend aucune attaque de ce côté. L'homme redescend faire part de sa découverte à ses chefs et dirige ensuite l'expédition. Le voici promu guide, véritable guide de montagne : il va devant, force les passages, les équipe en câbles et en tiges de fer, aide ses camarades à franchir les passages les plus ardu.

L'histoire ne nous dit pas s'il fut plus tard promu centurion. À dire vrai, cette anecdote fut répétée maintes fois par la suite, et surtout pendant la dernière guerre franco-allemande ; elle se retrouve, vingt siècles plus tard, dans l'exploit de Frenedo et de ses sections au mont Froid en 1945, prenant par surprise les positions allemandes, après l'escalade d'une paroi de rocher strictement inaccessible du point de vue tactique. Le Ligure avait eu également un émule glorieux durant la guerre de 1914-1918, en la personne du montagnard tyrolien Innerkofler escaladant la paroi de la Paternkofel et se faisant tuer au sommet dans l'accomplissement de sa mission.

Ainsi, dans l'Histoire, les plus hauts faits d'alpinisme sont-ils dus à des exploits guerriers. Peut-être, cependant, pourrait-on également parler de relations économiques, de pèlerinages religieux. Quelles étaient ces populations qui fran-



chissaient dans l'Antiquité le Lysjoch ou le Théodule, apparemment beaucoup plus faciles que de nos jours ? Cela ne signifie pas que les Alpes étaient moins enneigées ; j'opinerai plutôt pour le contraire : les glaciers supérieurs étaient tellement épais qu'ils devaient présenter de larges surfaces plates, un écoulement très lent et, par tant, peu de chutes de séracs. À titre d'exemple, il y a un siècle, le passage classique pour le col du Géant était sous l'aiguille de la Noire et il évitait pratiquement les séracs actuels du glacier du Géant, à tel point qu'il permettait l'acheminement de troupeaux de contrebande entre Courmayeur et Chamonix.

Déjà à l'époque du Ligure, de hautes montagnes avaient été gravies ; mais c'est le fait du légionnaire romain d'avoir découvert les possibilités de l'escalade rocheuse.

On présume que le mont Argée, dans l'Anti-

Taurus, aurait été gravi au IV^e siècle avant J.-C. Plus tard, l'exploit de Philippe de Macédoine gravissant le mont Hæmus, dans les Balkans (2 900 mètres), en 181 avant J.-C., représente sans doute la première utilisation des montagnes comme observatoire stratégique.

On sait que l'empereur Hadrien gravit l'Etna en 130 de notre ère, et qu'à cette époque son ascension était courante.

Toutefois, il est encore malaisé de discerner les mobiles qui poussaient les gens de ces époques reculées à gravir des montagnes difficiles, à franchir des cols glaciaires, voire à escalader des falaises abruptes.

En 1280, Pierre III d'Aragon gravit le Canigou. C'était, aux dires des contemporains, la plus haute cime de son royaume, en tout cas la plus visible de loin ; manifestement, le Canigou est l'un de ces sommets vers lesquels on est irrésis-

À gauche : « Lawen, c.à.d. Glissade et Chûte des Neiges, qui tombent en furieuses quantités et presque perpendiculairement des raides montagnes », gravure de Daniel Düringer tirée de la Neue und vollständige

Topographie der Eydgnoßschaft (« topographie de la Confédération ») de David Herriberger (1754). En haut à droite : portrait de Conrad Gesner, un des grands naturalistes de la Renaissance, qui fit l'ascension du Pilate en 1555.

En bas à droite : le Rheinwaldgletscher à la source du Rhin inférieur, extrait de la Topographie d'Herriberger.



tiblement attiré. La chronique de l'époque prétend que le souverain découvrit au sommet un lac et un dragon. Légende tenace que l'on retrouve un peu partout dans les Alpes. Est-ce pour exorciser les dragons que l'évêque Vallier aurait, selon une tradition locale, gravi au ^v siècle les 2 800 mètres de la montagne toute proche qui porte aujourd'hui son nom ?

Le ^{xiv} siècle connaît plusieurs exploits, parvenus jusqu'à nous : en 1307, c'est l'ascension du Pilate, montagne qui deviendra célèbre deux siècles plus tard, en 1555, après l'ascension de Gesner.

Mais nous voici le 27 avril 1336. Un poète gravit les flancs du Ventoux, dépasse les oliveraies, franchit les pinèdes, débouche sur la nudité du lapiaz terminal balayé par des vents violents : c'est Pétrarque, pris du désir furieux d'escalader ce sommet. Cette fois-ci, nous tenons un alpiniste, un vrai, qui fait l'ascension pour son seul plaisir. Et il écrit au retour ses impressions — avec,

certes, une minutie de topographe décrivant un paysage, mais aussi avec l'étonnant lyrisme qui caractérise son époque. On peut penser que ce « récit de course » fut de très loin le mieux réussi du genre, et il reste inégalé.

Un homme avait donc gravi une cime pour sa joie intérieure ; car une fois apaisée sa soif de visions terrestres, il poursuit sa méditation et comprend qu'il n'est qu'à mi-chemin de son ascension et que celle-ci se continue plus haut, vers l'inaccessible. L'alpinisme contemplatif était né, il devait durer jusqu'à l'avènement de l'alpinisme artificiel en France, vers les années 50.

Mais l'ascension de Pétrarque ne fut qu'un jaillissement de l'intelligence ! Il fallait, pour s'exprimer ainsi, un être d'élite. Pétrarque, encore de nos jours, reste cité parmi les initiés et, s'il est plus célèbre par ses amours que par ses ascensions, il n'en reste pas moins qu'il nous montre tout ce que nous aurions gagné si Saint-John Perse ou Mallarmé avaient essayé de gravir nos cimes.

Pourtant, un autre grand esprit, Léonard de Vinci, avait escaladé en ce même siècle le Monboso, une cime peu individualisée des Alpes Pennines. Peut-être est-ce là la première ascension scientifique ? Quand on connaît l'esprit

Ci-dessus : Pétrarque fut le premier écrivain à témoigner d'un sentiment de la montagne comparable à ceux des alpinistes d'aujourd'hui. Ci-contre : cette gravure, tirée de The Pyrenées West and East, de Richard Weld (1858) représente le Canigou, dont l'ascension par le prince troubadour Pierre III (ou Peyre III) d'Aragon, en 1280, est encore enjolivée d'éléments fabuleux.



encyclopédique du maître... De là également date sans doute cette notion de la beauté des Alpes, transcrite en décor sur les fonds de tableaux. Étonnants portraits en avant-plan d'un paysage dolomitique ! étonnantes montagnes dressées au-dessus des plaines flamandes par les visionnaires revenus d'Italie !

Ascension d'esthète avec Pétrarque au Ventoux. Ascension à caractère scientifique avec Léonard de Vinci au Monboso. Le *xiv^e* siècle voit également la première grande ascension à caractère religieux et, cette fois, sur un sommet important, élevé : Rochemelon, 3 557 mètres, dominant de près de 3 000 mètres le monastère de Suse, qui passait à l'époque pour le plus haut des Alpes. (En altitude relative, c'est à peu près exact !)

Boniface Rotario d'Asti, qui avait beaucoup à se faire pardonner et qui désirait expier ses péchés, gravit le pic le 1^{er} septembre 1358 et porta sur le sommet un triptyque de la Vierge. Depuis, les habitants de la vallée s'y rendent en procession chaque année. Un pèlerinage à 3 557 mètres ! Il est vrai que les escarpements sud de Rochemelon ne sont qu'un gigantesque entassement de rochers brisés sur lesquels il était facile de

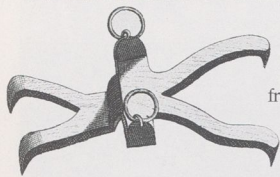
créer une amorce de sentier. De plus, si Rochemelon écoule sur la France un glacier, son versant italien est très rapidement déneigé. N'importe, c'est quand même une belle montagne !

Pétrarque avait gravi sa cime pour sa joie intérieure, Rotario d'Asti pour faire pénitence. On ne gravit plus les cimes pour faire pénitence, mais, comme dirait Giono, la joie demeure !

Le *xv^e* siècle expirant assiste à la toute première manifestation de l'alpinisme acrobatique, quatre siècles avant Guido Rey. C'est en 1492 que le sieur Antoine de Ville, courtisan de Charles VIII, réalisa un désir exprimé par son souverain en gravissant l'étrange tour de calcaire détachée de la masse de la falaise du Vercors, au-dessus des plaines du Trièves. Nous sommes en pleine féodalité : les sièges de châteaux et de places fortes sont monnaie courante et la technique parfaitement au point. Antoine de Ville évalue la difficulté en grand capitaine ; pour lui, le mont Aiguille n'est qu'une forteresse un peu



Ci-dessus : le mont Aiguille (représenté dans les Sept Miracles du Dauphiné, Grenoble, 1701) eut longtemps la réputation d'avoir la base plus étroite que la cime. Ci-contre : une des trente-six vues du mont Fuji, de l'artiste japonais Katsushika Hokusai (1760-1849). Le mont Fuji (3 776 m) est le plus ancien sommet enneigé dont l'ascension soit précisément attestée : dès l'an 633.



plus haute et un peu plus large, à peine ! Et, du moins, il ne risque pas de recevoir la poix bouillante ou les traits des assiégés. C'est donc à l'aide d'échelles, de cordes, de crocs de fer et en multipliant les astuces qu'il arrive au sommet, utilisant judicieusement couloirs et vires. Sur la septième merveille du Dauphiné, il découvre un troupeau de chamois et se pose la question : comment sont-ils venus là ? On sait maintenant que chamois, bouquetins ou mouflons peuvent franchir des plaques lisses inaccessibles aux humains et que leurs « voies » ne sont pas forcément celles que nous utilisons. Pareil exploit aurait été accompli en 1555, au pic du Midi d'Ossau, à 2 900 mètres, par M. de Candale, gentilhomme de la suite d'Henri de Navarre, et la chronique raconte que sa troupe s'éleva, à l'aide de crocs, de grappins et d'échelles, assez près du sommet. On devine ce que pareille assertion peut contenir d'erreurs. Candale mentionne également les chèvres sauvages, les aigles, mais, chose assez nouvelle, tente de mesurer la hauteur de la montagne dans un louable souci scientifique.

Le XVI^e siècle est celui de la connaissance générale des montagnes, et surtout des Alpes, dont nous devons la première grande description à Josias Simler. Son ouvrage, publié en 1574 à Zurich, reste pour les chercheurs la clé ouvrant

maintes portes. Simler avait fouillé dans les écrits de l'Antiquité et recherché tout ce que l'on savait sur les passages des Alpes et leurs difficultés. Par lui, nous apprenons qu'une première « technique » de l'alpinisme était déjà connue : ainsi l'usage de longs bâtons ferrés et l'existence des guides marchant en tête et sondant les crevasses. Il conseille des lunettes noires pour le soleil, il tient compte du vertige et des avalanches.

De sérieuses ascensions pour des simples

En ce XVI^e siècle porté vers les grandes découvertes du monde et la recherche des terres inconnues, l'exploration des montagnes reste l'apanage de quelques savants médecins et botanistes, l'un n'allant pas sans l'autre, puisque les plantes constituaient la base même de la médecine, à l'époque, et que la cueillette des simples obligeait parfois à de sérieuses ascensions sur les pentes escarpées, les seules où fleurit le génépi.

Un grand événement demeure inaperçu : le record du monde d'altitude passe à 5 441 mètres avec l'ascension du Popocatepétl, au Mexique, par les officiers du conquistador Hernán Cortés. Diego de Ordás en fait la première ascension en 1519 avec neuf soldats espagnols et des Indiens ; Francisco Montaña renouvelle l'exploit en 1522 et se fait descendre dans le

Ci-dessus : ce crampon primitif est représenté dans l'Ouresiphotes helveticus (Londres, 1708), un des ouvrages de J. J. Scheuchzer, savant suisse.

En haut : portrait de Josias Simler

Ci-contre : l'avalanche et ses effets dévastateurs. Le Theuerdank de l'Empereur Maximilien I^{er} (1517) comme la Schwytzer Chronica de Johannes Stumpf (1548) en donnent des représentations terrifiantes.



cratère ; l'ascension fut ensuite répétée. Elle était cette fois motivée par des besoins militaires : la recherche du soufre pour la fabrication de la poudre !

Que dire encore du XVI^e siècle, sinon qu'aucun événement marquant ne jalonne la longue naissance de l'alpinisme. Pourtant, des hommes, déjà à cette époque, accomplissent des ascensions périlleuses qui, même de nos jours, sont réservées à des alpinistes entraînés : ce sont les cristalliers, ou chercheurs de cristaux de roche. Le quartz est très employé, soit dans la joaillerie, soit pour divers usages. Il est fort abondant dans le massif du Mont-Blanc, où un certain nombre de montagnards s'adonnent à cette recherche dangereuse.

Plusieurs montagnes sont déjà réputées pour la quantité de cristaux qu'on en peut extraire, et notamment le massif de l'aiguille Verte, dans la chaîne du Mont-Blanc, dont un col porte, encore de nos jours, le nom de col des Cristaux. Les Droites (4 000 mètres) et les Courtes ont été prospectées jusqu'au sommet. Combien de cimes, actuellement célèbres, ont-elles été ainsi gravies ? Le cristallier ne s'attachait pas au point culminant ; en revanche, on peut être persuadé qu'il aura escaladé bien des parois considérées aujourd'hui encore comme vierges : les fours à cristaux se nichent souvent, en effet, dans des endroits impossibles.

Autre réflexion : l'abondance des cristaux laisse percevoir que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les arêtes rocheuses, les crêtes et les parois pouvaient être à l'époque moins enneigées qu'actuellement, bien qu'une énorme masse glaciaire s'écoulât à leur pied. Un certain été de 1943, qui fut le plus sec de notre époque, vit fondre complètement les neiges de l'arête du Moine de l'aiguille Verte : le moindre débutant pouvait en réussir l'ascension en quelques heures ; cette même année, on fit une grande moisson de cristaux dans la vallée de Chamonix ; puis les neiges retombèrent et l'arête ourla ses corniches et ses festons de glace, recouvrant les fours, un été découverts.

C'est ainsi que des hommes mus par le besoin de se créer des ressources accomplirent des exploits remarquables et totalement ignorés. Par la suite, et tout naturellement, ils devaient former



les premiers guides de montagne et le plus célèbre d'entre eux, Jacques Balmat, allait gravir le mont Blanc.

En ce même XVI^e siècle, nombreux sont les chasseurs de chamois qui font commerce de viande séchée, comme cela se pratiquait encore en fraude, il y a peu, dans certaines vallées reculées des Alpes Grées ou du Valais.



Bien que s'aventurant moins souvent sur les glaciers, ces hommes devaient avoir le pied sûr pour suivre le chamois sur les vires vertigineuses qu'il affectionne et, surtout, à travers les éboulis, les schistes pourris ou les lapiaz. Parmi eux également se formaient des hommes aguerris qui, le moment venu, allaient être les premiers guides.

Position dangereuse, près du Finsteraarhorn, de John Fellmann et Gabriel Schilt, fameux chasseurs de capricornes et de chamois, gravure de J. P. Lamy (1822).

La chasse au chamois et la recherche de cristaux ont été, durant des siècles, les principales raisons d'affronter les dangers de la haute montagne.

À gauche : ce chamois est l'une des quelque 4 000 gravures sur bois illustrant la Schwytzer Chronica de Johannes Stumpf (1548).

La préhistoire de l'alpinisme

Toutefois, ils n'auront guère le loisir d'exercer et de monnayer leur talent et il faudra attendre plus d'un siècle pour que renaisse l'alpinisme, ébauché de façon sporadique et à de longs intervalles par quelques exploits marquants.

Le XVIII^e siècle sera le moment décisif. Il fallait, en effet, pour que l'alpinisme pût se développer, qu'il touchât une société jusqu'alors adonnée aux raffinements des grandes cours européennes et peu portée à subir les fatigues d'une ascension. Enfin Rousseau vint ! Et tout fut changé, puisqu'il modifia profondément la philosophie des gens de l'époque, découvrit le culte de la nature, précéda le romantisme. Les esprits cultivés étaient mûrs pour devenir des alpinistes et ils avaient à leur disposition des professionnels formés depuis plusieurs siècles à la recherche des cristaux ou à la poursuite des chamois.

Ce siècle sera avant tout celui qui vit la conquête du mont Blanc. Mais si cet exploit laisse dans l'ombre bien d'autres prouesses, nous nous devons de signaler qu'en 1743 le Titlis (3 243 mètres) fut gravi par un moine de l'abbaye d'Engelberg.

En 1700, le géodésien Cassini II était monté au Canigou et l'explorateur français La Condamine

gravissait le Pichincha (4 800 mètres), en Équateur, pour y faire des mesures scientifiques.

L'année 1760 sera l'année cruciale. Elle voit arriver à Chamonix un jeune encyclopédiste de grande valeur, Horace Bénédict de Saussure, et celui-ci, contemplant le mont Blanc du sommet du Brévent, reçoit le choc décisif : cette montagne, la plus élevée d'Europe, doit être gravie ! Il sait désormais que sa vie tout entière sera consacrée à la cime. En fait, la lutte durera un quart de siècle : autant qu'il en faudra, un siècle et demi plus tard, pour graver l'Everest. Moins spectaculaire, mais d'une résonance tout aussi profonde par la geste épique qu'elle inscrit dans l'histoire de l'alpinisme, est l'épopée de Ramond de Carbonnières dans les Pyrénées. Deux grands noms à la même époque, quoique inspirés par des sentiments très différents, allaient faire jaillir l'étincelle décisive, celle qui mit le feu aux désirs des hommes et les poussa désormais à graver les montagnes pour leur seule soif de connaissance.

En cette période troublée de la Révolution française, les Pyrénées, bien que moins connues que les Alpes, étaient cependant parcourues par une

Gustave Doré (1832-1883) est l'auteur de cette aquarelle sur carton (73 x 88 cm) représentant le cirque de Gavarnie.

Cette formidable muraille protégeait l'accès au mont Perdu, dont Ramond chercha longtemps à faire l'ascension.



équipe de chercheurs scientifiques dont le plus célèbre fut Dolomieu, le géologue « inventeur » de la dolomite. C'est en 1787 que Ramond de Carbonnières, érudit, passionné par les cimes, puis saisi par l'intérêt de la recherche scientifique, réussit, après bien des tentatives, à cerner et à gravir le mont Perdu, qu'il pensait être le plus haut sommet des Pyrénées. Ses récits se lisent comme un roman mystérieux et passionnant. Il fut, avec Saussure, l'un de nos plus grands écrivains alpins, et ceci explique en partie sa renommée : par lui, on avait beaucoup appris, beaucoup lu et beaucoup retenu. Que cela ne fasse pas oublier cependant qu'en 1797 fut escaladé le pic du Midi d'Ossau par Delfau. Il trouva au sommet un cairn ! Érigé par qui, datant de quand ? Peut-être par les compagnons d'Henri de Navarre qui accompagnaient M. de Candale en 1555 ?

1770 marque l'ascension du Buet par les frères Deluc, mais cette ascension fait partie de l'épopée du mont Blanc.

En 1779, l'abbé Murith, prieur du Saint-Bernard, muni de son marteau de géologue, gravit le mont Vélan (3 765 mètres). Ce religieux était un botaniste, mais on peut dire qu'il accom-

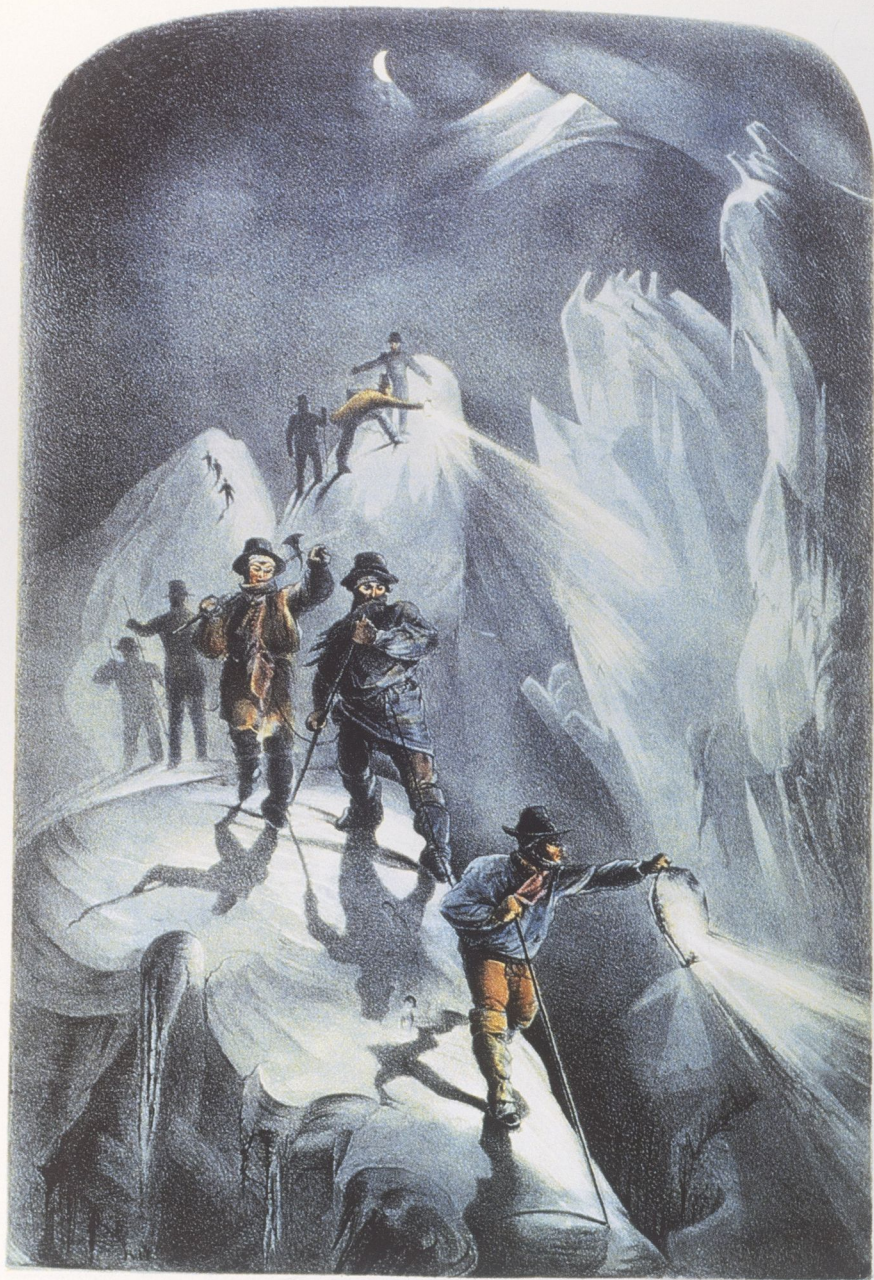
plit là un remarquable exploit alpin : la pente de neige raide (de glace, en certaines époques) du Vélan n'est pas négligeable de nos jours.

À l'exception de Ramond de Carbonnières, on cite bien peu de noms français. Les troubles révolutionnaires — et, également, le fait que le territoire français n'englobait pas encore la Savoie ni le massif du Mont-Blanc — en sont les causes profondes. C'est peut-être pour cela qu'il convient de signaler que le Français Villars fit, entre 1770 et 1787, une exploration méthodique du massif de l'Oisans, franchissant des cols élevés, entre le Vénéon et le Drac, entre la Romanche et la Guisane, gravissant des cimes faciles, mais accomplissant un remarquable travail de prospection.

Il ne nous reste plus, pour achever ce XVIII^e siècle, qu'à reprendre en l'année 1760 la conquête du mont Blanc, terminée en 1787 par l'ascension d'Horace Bénédicte de Saussure, date qui constitue l'avènement de l'alpinisme, enfin sorti de la préhistoire et de la protohistoire. Ou plutôt, sorti du Moyen Âge obscur de nombreux siècles à travers lesquels seuls percèrent quelques exploits remarquables parvenus jusqu'à nous.



Ce tableau de Thomas Fearnley (1802-1842) représente le glacier supérieur de Grindelwald. L'artiste réalisa ce tableau (huile sur toile, 157,5 × 195 cm) en atelier, en 1838, d'après un dessin à la plume exécuté sur le motif en 1835.



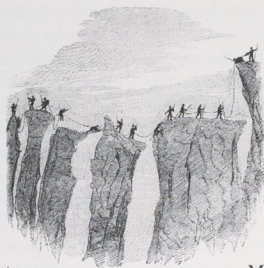
La conquête du mont Blanc

*1786 : deux hommes se dressent au sommet de la plus haute
montagne des Alpes. L'événement fait sensation,
mais c'est le résultat d'une déjà longue histoire où
interviennent Saussure le savant, Bourrit l'exalté, autant que
bien des Chamoniards entreprenants...*

Poursuivie pendant un quart de siècle, la conquête du plus haut sommet des Alpes et de l'Europe marque incontestablement la naissance de ce que nous appelons maintenant l'alpinisme et qui est, en fait, la technique et l'art de gravir les hautes montagnes rocheuses et glaciaires de la Terre.

Certes, quelques particularismes locaux nous parlent de « pyrénéisme » et d'« andinisme », mais il ne viendrait à personne l'idée qu'en écrivant l'histoire du pyrénéisme, il écrit l'histoire de la conquête des montagnes de la Terre, alors que ceci est vrai lorsqu'on parle d'alpinisme. Que nos amis des Pyrénées ou des Andes n'en soient pas humiliés. Si le terme « alpinisme » a été imposé par l'usage, c'est que les Alpes ont été le terrain idéal sur lequel s'est forgée cette technique. Les Alpes, et particulièrement le Mont-Blanc, massif compact, bien défini, facilement accessible des plaines, et groupant à la fois des aiguilles rocheuses et de grands dômes glaciaires.

C'est pourquoi l'histoire de la conquête du mont Blanc nous livre quelques-uns des mys-



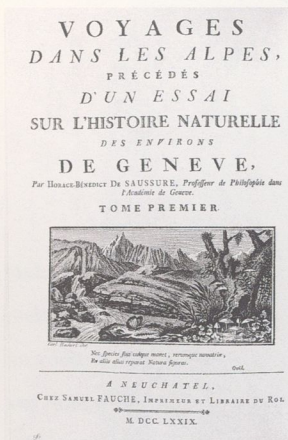
tères qui ont lentement forgé un désir nouveau dans le cœur de l'homme : la passion des cimes.

Quatre hommes seulement se disputeront le mont Blanc, mais par des mobiles différents. Trois seulement en feront l'ascension.

Mais de ces quatre hommes un nom émerge, qui domine les autres comme le mont Blanc domine les cimes : Horace Bénédicte de Saussure, instigateur de la conquête. Avec lui, Marc Théodore Bourrit, chantre et poète un peu fou, visionnaire, mais amant authentique de la grande montagne. Tous deux sont de Genève. Le premier est un savant solide et équilibré ; le second se laisse porter par son tempérament poétique exalté et son amour de la nature. Le premier attend vingt-cinq ans l'heure de sa gloire. Le second, qui voudrait tout et tout de suite, n'aura jamais rien. Voilà pour les citadins.

Il y a les deux autres et, en fait, ce seront eux les premiers vainqueurs. Le docteur Michel Gabriel Paccard, de Chamonix, fils du notaire du Prieuré, est un montagnard évolué, cultivé, mais qui a gardé son pied montagnard, et c'est là l'es-

Page de gauche : Searching for the Passage at the Crevasse du Dôme, lithographie tirée des Ten Scenes in the Last Ascent of Mont Blanc, de T. D. H. Browne (Londres, 1853). L'ascension du mont Blanc a donné naissance à de charmants livres magnifiquement illustrés, et aujourd'hui extrêmement recherchés par les amateurs. Ci-contre : une étonnante gravure publiée dans l'Illustrated London News en 1851, représentant la traversée du glacier des Bossons.



À gauche : la page de titre
du premier volume de l'œuvre
d'Horace Bénédict
de Saussure, paru en 1779.
Au centre : la boussole
employée par Saussure.
À droite : portrait d'Horace
Bénédict de Saussure,
par Jens Juel.



sentiel. Il fera plusieurs tentatives, recherchera la « route » (on dirait aujourd'hui la « voie ») sans y parvenir. Celle-ci sera finalement trouvée par l'homme le plus inattendu, Jacques Balmat : il n'était pas guide, il était pauvre, il était à la fois âpre au gain et désintéressé, il ne ménageait pas ses efforts. Il est certain que pour cet homme simple, conquérir le mont Blanc, c'est s'affirmer aux yeux de ses compatriotes de la vallée qui jusqu'alors, peut-être, ne l'ont pas pris au sérieux.

Jacques Balmat était un solitaire, un cristallier jaloux de ses caches et de ses gîtes ; et très certainement, en cherchant ses cristaux, il avait accompli des prouesses inconscientes qui en faisaient l'égal des guides déjà célèbres de l'époque : lesachat, les Tairraz, montagnards expérimentés et prudents qui préfigurent les vrais guides de montagne.

Jacques Balmat visait la notoriété et le gain, et la première va rarement sans le second. Le docteur Paccard, dédaigneux du gain, se contentait de la gloire, mais avait tendance à la vouloir pour lui tout seul. Bourrit aimait sa montagne comme un amant : il ne l'a jamais possédée et son dépit a défiguré l'histoire de la conquête qui aurait pu, sans ses écrits, paraître toute simple. Saussure était porté par de plus hauts mobiles. Faire cette ascension, c'était pour lui résoudre des problèmes nouveaux, touchant la physique, la biologie, la géologie, l'étude des glaciers ; c'était

étudier les effets de l'altitude ; le mont Blanc, pour lui, était déjà cet observatoire idéal qu'il construira quelques années plus tard au col du Géant. Quand on atteint à cette hauteur d'esprit, on ne se soucie ni de l'argent ni des honneurs, ils viennent tout seuls parce qu'on les a dédaignés. Voici donc le quatorze qui va animer la vallée de Chamonix pendant vingt-cinq ans.

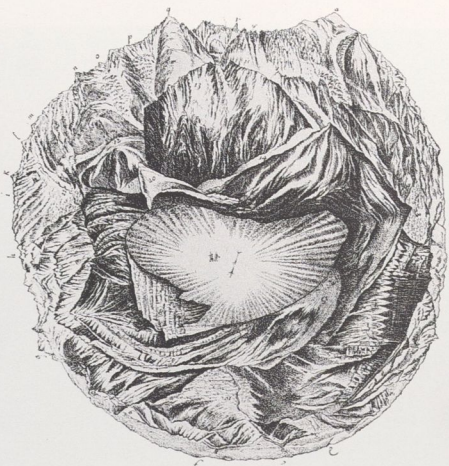
Un quart de siècle, c'est long quand la chose peut paraître aujourd'hui si simple. Il faut se souvenir qu'à l'époque tout était à inventer. Les pionniers ne connaissaient ni la corde, ni le piolet, ni les crampons, encore moins la technique de la progression sur glacier enneigé : tout était nouveau, tout était inconnu. Le mont Blanc lui-même, très rares étaient ceux qui l'avaient approché : on cherchait les cristaux dans le bassin de la mer de Glace ; seuls quelques chasseurs de chamois devaient s'aventurer sur la montagne de la Côte ou au pied de l'aiguille du Gouter. Enfin, il fallait également que les guides de l'époque prissent intérêt à la chose. Pour la plupart, gravir le mont Blanc n'était qu'une affaire de gain. Ils n'y songèrent sérieusement qu'après l'annonce d'une prime faite par Saussure à qui atteindrait le premier la cime. Dès lors, la rivalité, la concurrence provoquèrent des luttes sournoises, mesquines ; chacun voulut être le premier au sommet !



À travers ces rivalités, on ne sait ce que l'on peut admirer le plus. Est-ce la ténacité persévérante et détachée d'un Saussure, pour qui seul compte le fait de porter au sommet le baromètre, c'est-à-dire d'y faire des mesures scientifiques, et qui, dès lors, attend patiemment, ne se mêlant que de rares fois aux équipes de chercheurs qu'il a provoquées parmi les spécialistes de la vallée de Chamonix ? Il est de toute évidence que Saussure pensait en grand capitaine, envoyant ses estafettes, faisant préparer sa voie et ne se dérangeant qu'une fois la victoire assurée. Peut-être eut-il d'ailleurs une seule faiblesse d'homme, celle de minimiser l'exploit du docteur Paccard, au profit de Balmat. À ses yeux, l'exploit du montagnard chamoniard ne prenait sa valeur que s'il permettait au savant de monter à la cime.

Les grandes vedettes

Attendre vingt-cinq ans que d'autres aient trouvé le chemin peut nous paraître aujourd'hui impensable. Comme paraît étrange le comportement de Saussure, se réservant pour l'assaut décisif. Le plus étonnant aurait été qu'on l'attende pour faire la première ascension ; il se contentera de la troisième, ayant eu besoin de se voir confirmer par une deuxième ascension réalisée par ses guides que la route trouvée par Jacques Balmat pouvait être suivie à nouveau.



Combien sympathique, malgré ses bouffonneries, est l'attitude de Bourrit, fasciné par sa montagne, incapable physiquement de surmonter les luttes très dures qui l'attendaient là-haut, mais porté en imagination au sommet ! Celui-là ne s'arrêtera jamais de pousser, d'aiguillonner les autres !

Nous avons nommé les grandes vedettes de cette conquête, mais peut-on oublier ceux dont les noms ne passèrent pas à la postérité, mais qui firent des tentatives tellement poussées qu'elles entraînaient automatiquement la victoire finale ? Que dire de Pierre Simond, qui provoqua la vocation de Saussure en l'emmenant au Brévent, de Jean-Marie Couttet, de Chachat le Géant, de Tairraz, du Grand Jorasse ou de Cuidet, chasseur de chamois de la Gruvaz ? Chacun d'eux avait son idée, suivait sa route. Et Couteran, Victor Tissay, Paccard ?

On reste étonné devant tant d'audace jointe à une réelle connaissance de la montagne ; car déjà se forge la technique. Le drap grossier des costumes était un vêtement chaud, mais lourd, avec les guêtres de feutre, les tricots de laine suintée, les lourdes chaussures taillées dans le plus solide des cuirs : voici l'habit des montagnards se modifiant dans le détail, mais gardant ses vertus de chaleur et d'imperméabilité ; deux siècles plus tard, l'essentiel de ce costume reste encore valable pour les courses de neige en alti-

Marc Théodore Bourrit (ici représenté par un tableau de Saint-Ours) aima sincèrement la montagne. À droite : on lui doit aussi cette Vue circulaire des montagnes qu'on découvre du sommet du glacier de Buet, premier panorama circulaire.



Vue de la vallée de Chamonix, *gouache et craie blanche de Marc Théodore Bourrit. Celui-ci l'utilisa, reproduite en gravure, pour illustrer le tome III de sa Nouvelle Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoie (1785).*

tude. Le long bâton ferré, qui a disparu avec l'usage de la corde et du piolet, n'a pas été réemployé. C'est dommage. Il était utilisé surtout pour les « ramasses », les descentes sur neige dure ou molle dans le sens de la plus grande pente ; on n'a encore rien fait de mieux pour descendre un couloir très raide à vive allure ; il permettait également une descente très sûre dans les clapiers et les éboulis ; c'était l'instrument idéal sur la neige. Au cours de ces vingt-cinq ans de recherches au mont Blanc, certains piolets commencèrent à apparaître ; la plupart n'étaient que des haches emmanchées au sommet du long bâton. Pour d'autres pionniers, le marteau de géologue servit à tailler des encoches dans la glace. Mais si le piolet n'a guère progressé au cours du XVIII^e siècle, c'est surtout parce que les alpinistes d'alors ont soigneusement évité les endroits où il aurait été nécessaire : les pentes de glace vive, les arêtes effilées. On peut penser que si l'usage du piolet avait été connu de Jacques Balmat, il eût sans hésiter gravi l'arête des Bosses, lors de sa tentative extraordinaire de juin 1786.

La conquête du mont Blanc fut une véritable exploration. Il fallait prévoir des camps, des bivouacs. Ceux-ci furent de deux sortes. Vrais bivouacs, ceux des montagnards lancés entre eux dans l'aventure et qui se contentaient de passer les nuits sur des rochers, confiants en leur solide organisme et en leurs vêtements chauds ; parfois, un feu de bois venait adoucir les longues veillées ; parfois, on portait jusqu'au bivouac (Pierre Ronde, montagne de la Côte) des couvertures ; mais la plupart du temps, le chercheur ne s'encombra pas de poids inutile. Tout autre était le campement organisé par ceux qu'à l'époque on appelait déjà les « monchus » : leurs bivouacs étaient de véritables camps lourds, nécessitant de nombreux porteurs. Lorsque Horace Bénédict de Saussure se déplaçait, c'était une véritable suite de porteurs et de domestiques qui l'accompagnait : un grand seigneur de l'époque n'eût pas conçu de dormir comme une marmotte dans un creux de rocher ! Sa dignité, plus peut-être que son confort, exigeait de telles précautions.

L'un des faits les plus décisifs de la conquête du mont Blanc sera le bivouac imprévu, mais volon-



taire, que passa Jacques Balmat sur les neiges du Grand Plateau, à 3 900 mètres d'altitude, le 9 juin 1786. Jusqu'alors, aucun guide, aucun montagnard n'aurait accepté de passer la nuit sur un glacier : la peur était trop grande de mourir gelé et jamais le fait ne s'était présenté. Les cristalliers, puis les guides choisissaient de préférence des rochers souvent inconfortables pour y passer la nuit ; toutes les fois qu'ils s'aventuraient fort loin sur les glaciers, ils s'arrangeaient pour revenir sur la terre ferme avant la fin du jour : ainsi Jean-Marie Couttet et Cuidet, au dôme du Gouter, Pierre Simond au col du Géant ; on couchait sur les moraines, sur des blocs, sur les nombreux rognons qui dépassent de la glace. Sur la route du mont Blanc, la montagne de la Côte, puis les Grands Mulets, puis le rocher de l'Heureux Retour ; les trois seuls pointements rocheux avant le Grand Plateau furent ainsi utilisés. Jacques Balmat passa la nuit à même le glacier et, quand il redescendit, il était fort de deux choses : il avait trouvé la route du mont Blanc, il avait prouvé qu'une nuit sur la neige n'était pas mortelle. Désormais, plus rien ne l'effrayait !



Mais jusqu'à ce jour, que de tâtonnements...

Bourrit, venant pour la première fois à Chamonix et contemplant le mont Blanc, s'étonnait que tout n'ait pas été tenté pour le gravir. Judicieuse réflexion. En fait, le mont Blanc ne semblait là, dans la première moitié du XVIII^e siècle, que pour servir de toile de fond lumineuse à l'horizon de Genève et aux nouveaux philosophes ! Il était inscrit sous ce nom dans la géographie en 1742, lorsque Pierre Martel releva la première carte de la vallée et établit la première toponymie du massif ; ce qui, jusque-là, était porté sur les cartes nébuleuses de l'homme sous le nom de « Glacières » et de « mont Maudit » prit le nom très simple et justifié de mont Blanc.

Le mont Blanc était né, mais personne ne songeait à le gravir.

Pourtant, le 17 février 1740 naissait à Conches, près de Genève, celui qui devait être l'artisan de cette réussite : Horace Bénédict de Saussure. Dans la famille de Saussure, on répond aux sentiments de l'époque : on aime la nature, les plantes, les minéraux. Sous l'in-

À droite : portrait de Michel Gabriel Paccard, peint par L. A. G. Bacler d'Albe en 1788.

À gauche en haut : « La Mer de Glace vue du Montevers (Chamonix), lithographie extraite des Souvenirs de la Suisse de Jean DuBois (Genève, 1828).

À gauche en bas : une gravure de Samuel Birman représentant le glacier des Bossons.



En haut : ce croquis original de Paccard, retrouvé il y a quelques années seulement, est d'une importance capitale : il exprime très clairement le rôle joué par le médecin chamoniard dans la conquête, et le soin avec lequel il étudia son itinéraire. Ci-dessus : le rôle de Jacques Balmat, (ici représenté dans sa vieillesse, après que le roi de Sardaigne lui eut donné le surnom de Balmat du Mont-Blanc) n'en est pas, pour autant, rabaisé.



fluence de son oncle, le botaniste Charles Bonnet, et d'Albrecht von Haller, Horace se passionne pour les excursions en montagne, gravit les cimes très faciles des environs de Genève, parcourt les prairies merveilleuses des Préalpes savoyardes au mois de juin, gravit enfin le Môle, ce belvédère idéal sur le massif du Mont-Blanc. Il a touché le rugueux du calcaire au Salève, il a éprouvé la griserie délicate et l'euphorie provoquées par l'air pur des altitudes, et il ressent ardemment le besoin de voir de plus près ces géants enneigés toute l'année qui barrent l'horizon à l'est.

Horace Bénédicte de Saussure a vingt ans ; il voyage seul, visite les glaciers de Chamonix sous la conduite du guide Pierre Simond, petit homme agile qui le conduit intelligemment et lui fait voir ce qu'il faut pour bien connaître le massif. Saussure loge chez le curé, comme les gens de qualité. Il est riche et peu avare de ses louis d'or. Le conduire sur les cimes est une besogne agréable, car il a bonne jambe et paie bien. Mais sans doute aurait-il pu passer et ne jamais revenir, comme tant d'autres. Heureusement, il n'en fut rien !

Pierre Simond et Saussure gravissent le Brévent, montagne modeste (2 525 mètres), mais

admirablement placée : en face du mont Blanc et juste à la bonne hauteur pour que l'ensemble de la chaîne se montre dans ses proportions réelles. Vu du Brévent, le mont Blanc n'est pas, comme il l'est de Chamonix, écrasé par la distance et la verticalité des versants ; la cime a monté à mesure que s'élevaient, sur le sentier précaire de Bel-Achat, le jeune Saussure et son guide et, quand ils arrivèrent au sommet, le géant en face d'eux s'est soudain dressé sur son socle, noble, imposant, fier de proportions, bien équilibré dans ses masses et ses volumes. Saussure a la révélation soudaine de sa vie. Ce mont Blanc qui domine l'Europe, il faut qu'on le gravisse. Et lui, provoquera le mouvement d'intérêt nécessaire.

Bien que jeune, Saussure semble être bon psychologue. Connaît-il le penchant des Chamoniards pour l'argent ? Il offre une récompense de deux guinées à celui qui découvrira l'itinéraire ; il offre même de payer des journées à ceux qui reviendront de tentatives infructueuses. Il tiendra parole et, pendant vingt ans, financera les tentatives qui se succéderont sur la montagne.

Dans son comportement, un fait paraît significatif. La prime est offerte à celui qui trouvera la « route », ce qui veut dire que Saussure se réserve le droit d'emprunter ensuite cette « route » le premier.

Si nous réfléchissons avec notre mentalité d'hommes du XX^e siècle, nous nous étonnons que le jeune Saussure, qui est loin d'être infirme et qui est même un fier marcheur, ne s'associe pas directement aux recherches, ne paie pas de sa personne, ne dirige pas lui-même les tentatives. Imaginerait-on, de nos jours, un Lionel Terray, assis dans son bureau, envoyant pendant des années au Jannu des guides et des alpinistes trouver la voie, puis, lorsqu'il reçoit le télégramme annonçant que tout est prêt, prenant l'avion et allant en effectuer la première ? Mais Saussure était un seigneur de son époque, il était riche et tout ce travail de recherches lui semblait indigne de sa valeur ; n'était-ce pas gaspiller un temps précieux qu'il pourrait consacrer à d'autres études ? Au fond, il n'établissait guère la différencé entre ses propres domestiques et les guides qu'il payait ; tout au plus plaçait-il ces derniers à un rang plus élevé de la hiérarchie des serviteurs. Et, bien sûr, il ne considérerait le mont Blanc comme vaincu qu'une fois l'ascension faite par un homme de qualité...

Deux guinées pour tenter l'ascension...

Peut-être même l'offre de deux guinées faite à Pierre Simond pour effectuer les recherches n'était-elle que le désir d'attacher son nom à une entreprise valable ; peut-être n'avait-il pas songé sérieusement qu'il pourrait, lui, gravir la cime. Ce grand désir ne devait, en effet, prendre corps en lui que peu à peu. Mais à mesure que s'écou-

laient les années infructueuses, ce désir s'exacerbaît, devenait une passion, le but suprême de sa vie. Déjà à l'époque, il ne faisait pas bon flirter avec la montagne ; elle se chargeait de capter les âmes.

L'annonce est donc connue dans la vallée de Chamonix qu'un mécène genevois, client de Pierre Simond, offre une prime à qui trouvera la route du mont Blanc. Les tentatives commencent ; elles seront infructueuses et, pour dire la vérité, peu poussées.

Pierre Simond et ses compagnons essaient par la mer de Glace. Pour les guides de Chamonix, habitués à prendre le chemin du cirque de Taléfre où abondaient les cristaux, la route du mont Blanc devait passer par la longue vallée Blanche qui, vue de là, semble remonter jusqu'aux épaulements les plus élevés ; c'est le chemin du col du Géant, en partie connu. Et sans doute les pionniers se sont-ils heurtés à l'époque aux murailles de la combe Maudite ou des aiguilles du Diable. Pierre Simond essaie également par le glacier des Bossons ; les chasseurs de chamois connaissent de vagues passages dans les maquis de varosses qui recouvrent les escarpements de la montagne de la Côte ; ils les utilisent, mais, au-dessus, il y a l'inconnu des glaces !

D'ailleurs, les voyageurs sont déjà suffisamment nombreux pour que toute l'activité des guides soit accaparée par les clients de la mer de Glace. Le métier est bon, peu dangereux, la clientèle généreuse. À quoi servirait, lorsqu'on a charge de famille, de s'exposer pour une éven-

Trois des guides du mont Blanc de l'époque héroïque. À gauche : Marie Tournier, dit « l'Oiseau », le dernier des guides de Saussure ; au centre : Cachat le Géant, le guide de Saussure lors de son séjour au col du Géant, représenté ici devant les Grands Charmoz, dans une gravure de Karl Weibel ; ci-contre : portrait de Joseph-Marie Cottet, que l'on surnomma « le capitaine du Mont-Blanc » et qui guida treize ascensions au sommet.



tualité très problématique de réussite ? Il faut pour cela être soi-même un pionnier ; il faut un entraîneur d'hommes et l'offre d'argent ne suffit pas. Dans sa maison de Genève ouverte sur le mont Blanc, Saussure rêve à la cime, s'impatiente, mais ne songe pas un instant à stimuler les recherches en payant de sa personne. Dès lors, il suffit pour les guides d'entretenir la flamme : c'est humain, sinon héroïque !

Quinze ans vont donc s'écouler sans succès et sans que les reconnaissances effectuées aient fait espérer une solution possible. À désespérer.

Depuis quelques années cependant entre en lice le poète Marc Théodore Bourrit, genevois lui aussi, écrivain, musicien, dessinateur ; mais un homme pauvre qui doit, pour satisfaire sa passion, trouver un emploi stable. Celui qu'on lui offre, chantré à la cathédrale de Genève, lui convient parfaitement. Désormais, tous ses loisirs seront consacrés à la montagne.

Bourrit était né en 1739 ; il avait donc un an de plus que Saussure et, comme lui, c'est vers 1761 que sa passion pour les Alpes se révèle. Cette fois, c'est sur le sommet des Voirons, cette croupe forestière dominant le lac Léman à l'est de Genève, que le choc a lieu. Ce n'est plus,

comme pour Saussure un an auparavant sur le Brévent, des fiançailles de raison où les sentiments se manifesteront lentement, mais sûrement. Pour Bourrit, c'est le coup de foudre, impétueux, impératif, qui fera de lui l'aman le plus déchaîné que la montagne ait jamais connu ! Ardent, imaginaire mais payant de sa personne : dès cette date, Bourrit parcourt les Alpes, en gravit les sommets faciles ; ne fera-t-il pas sept fois l'ascension du Buet, ce belvédère unique gravi par les frères Deluc en 1770 ? Là-haut, étendu sur une plaque de calcaire qui porte aujourd'hui son nom, la table du Chantre, il contemple, il admire, il cherche des itinéraires possibles le long des glaciers, à travers les combes blanches et silencieuses, sur les dômes éclatants où son imagination le transporte.

Contrairement à Saussure, Bourrit, dès le

début, désire gravir le mont Blanc : il sera le seul des conquérants à n'y pas parvenir. Il y a en lui un côté tartarinesque excessivement sympathique ; Bourrit est puéril, voire pusillanime ; l'imagination est plus forte que la volonté ; il rêve beaucoup, agit énormément, mais ne poursuit pas lorsque se présente la moindre difficulté. Pourtant, sans Bourrit, la conquête du mont Blanc eût peut-être sommeillé encore pendant de longues années.

La première tentative sérieuse

Durant quinze ans, de 1760 à 1775, les tentatives faites par les guides et les montagnards de Chamonix aiguillonnés par les primes de Saussure n'ont pratiquement rien donné. Et brusquement, ce 13 juillet 1775, vers 11 heures du soir, une équipe de montagnards décide de conquérir la cime. Elle se compose de Michel Paccard et de François Paccard, de Jean-Nicolas



Couteran, homme érudit et lettré, et de Victor Tissay, réputé pour son agilité. La relation de cette tentative est parvenue à la postérité à travers les écrits de Bourrit, qui s'enthousiasme au récit très pittoresque et, ma foi, fort bien observé et décrit que lui fait Couteran de leur ascension.

Les grimpeurs escaladent de nuit la montagne de la Côte, en suivant, comme on le faisait à l'époque, la rive droite du glacier du Tacconnaz ; ils prennent pied sur le glacier des Bossons, puis traversent la Jonction, par les Grands Mulets, le Petit et le Grand Plateau ; ils arrivent en un point fort élevé qui semble être légèrement au-dessus du Grand Plateau. Ils se croient près de la cime, mais ils s'aperçoivent qu'ils ont mal évalué les distances et décident alors de redescendre, aucun d'eux ne voulant passer la nuit sur le glacier. À la descente, ils sont épuisés, l'un d'eux



Ces deux gravures de George Baxter sont parmi les plus charmantes publiées sur l'ascension du mont Blanc ; elles illustrent l'ascension de John MacGregor, en 1855. À gauche : le départ des Grands Mulets ; à droite : le passage du mur de la Côte.



Un livre historique et d'histoires dans les Alpes et l'Himālaya

Cristalliers et chasseurs de chamois :
la montagne par nécessité.

La conquête du mont Blanc, 1786.

L'alpinisme scientifique.

La conquête des sommets des Alpes.

Naissance d'une technique de progression.

La relève française, 1940-1960.

La conquête des géants himalayens :

Annapurna, K2, Makalu...

L'épopée de l'Everest, 1953.

Évolution actuelle : solos, hivernales,
enchaînements, ascensions sans oxygène....



Un livre de référence

Un texte rédigé par deux grands spécialistes
et historiens de la montagne,

Roger Frison-Roche et Sylvain Jouty.

50 biographies d'alpinistes célèbres.

100 dates clés.

Une bibliographie très complète.



Une iconographie riche et variée

Plus de 500 documents dont des gravures
anciennes, des reproductions de tableaux,
des dessins, des photographies anciennes
et contemporaines, des cartes...

FZ1127-96-IX



9 782700 310825

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



37502 01783400 9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

